

PRENDRE LES ANCIENS AU MOT : CE QUE L'ANTIQUITÉ FAIT À LA MODERNITÉ

« Antiquité, territoire des écarts »

Sandra BOEHRINGER, Carole BOIDIN, Claude CALAME, Florence DUPONT, Pierre VESPERINI, Anne-Gabrièle WERSINGER

L'Antiquité gréco-romaine nous tend des pièges intellectuels : les termes grecs ou latins, comme *theatron*, *muthos*, *poiesis*, *eros*, *philosophia*, *fabula*, *res publica* ou *pater familias*, n'avaient ni le sens ni les emplois que nous donnons aujourd'hui à théâtre, mythe, poésie, érotisme, philosophie, fable, république ou père de famille. L'identité formelle entre les termes anciens d'un côté, français de l'autre donne l'illusion que nous pouvons les utiliser sans précaution, sans traduction anthropologique. Ils ont fini par renvoyer à des concepts anhistoriques, souvent présentés comme des catégories universelles.

Il s'agira de retracer les pratiques discursives correspondant à l'usage de ces mots, puis les réalités sociales auxquelles ces termes renvoient, grâce à une approche croisant les acquis de l'anthropologie, de la sociologie et de la linguistique pragmatique de l'énonciation, donc en rompant avec les habituelles analyses textuelles. On pourra ainsi revisiter les savoirs que ces pratiques antiques construisent dans des contextes historiques et culturels donnés. Pratiquer l'écart ne vise pas seulement à mesurer la distance anthropologique qui sépare Antiquité et modernité, mais aussi à activer le questionnement sur la modernité à partir de l'Antiquité.

SÉMINAIRE du mercredi 8 juin 2016 de 19 h à 21 h
EHESS, 96 Bd Raspail, 75006 Paris, Salle Lombard
(M° Saint-Placide ou Notre-Dame-des-Champs)

Maxime PIERRE

(Université Paris-Diderot, CERILAC)

L'ODE OU LE TOMBEAU DES CHANTS PERDUS

L'« ode » fait partie de ces faux mots grecs utilisés en français avec une signification qu'ils n'avaient pas à l'origine, comme par exemple le « théâtre » ou la « démocratie ». À cette exception près que l'« ode » désigne une pratique morte, ou plus précisément la nostalgie de chants archaïques grecs. Les chants meurent-ils donc ? Que trouve-on dans le tombeau d'un chant ? C'est paradoxalement au contact d'une pratique bien vivante, l'hymne chrétien, qu'apparaît la notion d'« ode » dans l'Antiquité tardive et au Moyen-Âge. L'« ode » des Anciens est alors pensée comme la forme païenne de l'hymne liturgique. Elle en constitue la face morte, ou plus précisément, sa face littéraire : déconnectée de la pragmatique liturgique chrétienne - un chant de louanges de Dieu - elle constitue sa forme savante. « Ode » et « hymne » sont les deux faces de la lyrique christianisée : l'une « froide », publiée dans des livres, l'autre « chaude », intégrée au culte. La Renaissance de l'« ode » au XVI^e siècle renoue avec la nostalgie d'un chant perdu, mais le réoriente sous forme profane : à l'efficacité liturgique, les poètes préfèrent un geste de monumentalisation littéraire. Ce revival sera sa mise à mort. Cette mort nous concerne-t-elle ? À l'ère de la chanson standardisée envisagée comme marchandise, n'assistons-nous pas à un regain d'intérêt pour les chants perdus ? Morte l'« ode » ? Il se pourrait qu'elle bouge encore.

Discutant : **Frédéric NAU** (CPGE, Lycée Fénélon, Paris)



Antiquité
territoire
des Écarts

Association loi 1901



AnTEcarts@gmail.com



<http://twitter.com/AnTEcarts>



<http://labantique.hypotheses.org>



<http://www.facebook.com/AnTEcarts>